

ABONNEMENT

Saumur : Un an 30 fr. Six mois 16 Trois mois 8

Poste :

Un an 35 fr. Six mois 18 Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR, Au bureau du Journal ou en envoyant un mandat sur la poste, et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

INSERTIONS

Annonces, la ligne . . . 20 c. Réclames, — 30 Faits divers, — . . . 75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 16 FÉVRIER

BULLETIN

Jamais, depuis la mort du grand capitaine qui, pendant vingt ans, sema dans le monde le vent dont nous avons depuis récolté la tempête, jamais l'Europe n'a été aussi agitée, aussi fiévreuse qu'elle l'est aujourd'hui.

Du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest, ce n'est partout que préparatifs guerriers.

Toutes les nations — grandes ou petites — sont sous les armes. C'est à qui se hâtera davantage de remplir ses arsenaux, ses magasins, de creuser les fossés, d'élever les remparts de ses forts; c'est à qui aura le plus tôt réuni les plus nombreux et les plus terribles engins que la science moderne ait permis à l'homme d'imaginer pour massacrer ses frères et pour détruire leurs maisons, leurs cités et jusqu'aux plus admirables chefs-d'œuvre enfantés par leur génie créateur.

Ce n'est pas seulement l'Allemagne, l'Autriche, la Russie, la Turquie, mais encore — ainsi que nous le disions dernièrement — tous les petits Etats, comme la Belgique, la Suisse, le Monténégro.

Chacun agit selon ses moyens, mais tous arment, tous se préparent à la lutte.

Pendant ce temps, les chancelleries font entre elles assaut de courtoisie; à lire les communications qu'elles échangent, on croirait la paix assurée pour un siècle.

Si, par hasard, un diplomate quelconque prend envie de demander à un de ses collègues des pays voisins sur qui son Gouvernement se dispose à braquer tous ses canons monstres, prêts à vomir la mort, celui-ci s'empresse de répondre que ces préparatifs, purement défensifs, n'ont absolument rien de menaçant; que jamais son pays n'a été animé de sentiments aussi pacifiques et qu'enfin on aurait tort de s'inquiéter de ces mesures de précaution et de simple préservation.

Et, de fait, neuf fois sur dix, la réponse est l'expression de la vérité.

Ce qui revient à dire que, sur dix puissances qui arment, une seule, peut-être, arme avec des intentions préconçues d'hostilités; les neuf autres ne sont réduites à s'imposer ces nouvelles charges d'un militarisme à outrance que par les nécessités inéluctables de l'heure présente.

Quoi qu'il en soit aujourd'hui, l'Europe est un immense camp. Demain ce sera peut-être un immense champ de bataille.

Quant à prévoir avec exactitude comment s'effectuera le groupement des neuf millions de soldats prêts à entrer en campagne, il ne faut pas y songer.

Si tous se disposent à combattre, bien peu savent quels seront leurs adversaires et quels seront leurs alliés.

Les plus malins seraient bien en peine de se prononcer sur cette double question. Et cela est si vrai que M. de Bismarck, plus inquiet qu'il ne le paraît, a chargé l'ambassadeur de l'empire, à Saint-Petersbourg, de se renseigner à bonne source sur les dispositions du Czar.

L'interview n'a pas produit, à ce qu'il paraît, le résultat qu'on en attendait.

Après une heure d'entretien avec Sa Majesté Alexandre III, le mandataire de M. de Bismarck s'est retiré fort déconfit, l'Empereur de Russie ayant catégoriquement refusé de prendre aucun engagement dans le cas d'un conflit entre l'Allemagne et la France.

Ce refus est très commenté dans les cercles militaires de Saint-Petersbourg, où l'on pense — comme à Paris — que l'alliance étroite et durable de la France et de la Russie peut, seule, assurer la tranquillité de l'Europe. (France militaire.)

PAS D'ALLIANCES

« La France peut se passer d'alliés. » Cette étrange formule qui, dans les graves circonstances actuelles, pourrait à bon droit être qualifiée d'insensée, est posée par un journal radical.

Nous ne la relèverions pas, si elle n'était de nature à fausser l'opinion publique.

Les alliances n'ont jamais été inutiles à la puissance, à l'autorité, à l'influence d'une nation.

A certaines heures, quand se produisent des complications inquiétantes, elles servent à rassurer les intérêts alarmés. Mais leurs bienfaisants résultats se font sentir surtout dans les relations internationales, dans les progrès pacifiques poursuivis par les peuples sur le terrain de l'extension économique et coloniale.

Dédaigner cette force matérielle et morale, enlever à un pays ce gage de sécurité, tarir cette source de prospérité constitue une véritable aberration.

Elle ne nous surprend point chez ces républicains qui ont fait preuve d'incapacité autant pour constituer un gouvernement stable, fort à l'intérieur, que pour sortir notre pays, par d'heureuses et fécondes alliances, de son dangereux isolement.

Contracter des alliances dans le but d'assurer le maintien de la paix, de se mettre respectivement à l'abri des velléités belliqueuses de la part de telle ou telle puissance, s'harmonise parfaitement avec la politique de recueillement qui nous a été imposée et à laquelle tout Français est patriotiquement résigné.

Il faut fermer volontairement les yeux pour n'être point inquiet sur la situation anormale que le manque d'alliances nous crée en Europe.

Non, c'est un langage impie que de proclamer que la France peut se passer d'alliés: elle ne doit pas s'en passer, et le gouvernement qui fortifierait notre autorité nationale par une entente cordiale avec une ou plusieurs grandes puissances, en vue du maintien de la paix et du développement de notre prospérité, imposerait à la France une éternelle gratitude.

On a rappelé, ces jours-ci, par quelles hautes interventions, grâce aux efforts patriotiques du duc Decazes, ministre des affaires étrangères, la France avait été préservée, en 1875, d'une nouvelle invasion germanique.

Ne dédaignons pas les alliances, et si les républicains qui nous gouvernent n'ont point eu l'habileté, la sagacité, la puissance d'en contracter pour notre sécurité et notre prospérité nationales, qu'ils aient du moins la pudeur de ne pas se vanter de pouvoir s'en passer. De telles paroles sont plus dangereuses que sottises.

LA RUSSIE ET LA BELGIQUE

Il paraît que la présente semaine va être marquée par de vives provocations de la presse allemande et les feuilles républicaines se disposent à se montrer d'une sagesse exemplaire.

Tous les jours on répètera qu'on ne veut pas la guerre, que l'on ne fait rien pour la préparer et que si elle éclate, toute l'horreur en retombera sur M. de Bismarck.

Ceux qui se figurent que le chancelier est vraiment ému par l'idée qu'il porterait la responsabilité de ce forfait, nous apparaissent comme de jolis innocents.

La seule préoccupation de M. de Bismarck est de s'assurer la victoire par tous les moyens — s'il a vraiment résolu de faire la guerre; — et le premier de ces moyens est d'obtenir la neutralité absolue de la Russie et la violation de la neutralité belge.

Son septennat, il est sûr de l'avoir; et, d'ailleurs, en réalité, ce n'est jamais cela qui l'a beaucoup préoccupé.

Derrière le septennat, il y a l'écrasement du parlementarisme allemand dont les progrès deviennent sensibles par l'initiative des chefs du Centre.

M. de Bismarck veut briser l'œuf dans sa coque. Y parviendra-t-il?

S'il se voyait tenu en échec par l'Opposition, il est plus que probable qu'il se déciderait à franchir la frontière, en dépit de toutes les assurances de la Démocratie française qui est sa sujette et pour laquelle, à cause de cela même, il ne professe aucun respect.

La guerre ne dépend sous aucun rapport de l'attitude des républicains, et notre conviction est qu'ils auraient parfaitement pu

7 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

CHERCHEZ LA MÈRE

IV

Emmanuel fut exact. Le mardi, à trois heures, il alla chercher M^{me} des Etangs, et une demi-heure après, la suivant comme un page, et se dissimulant timidement derrière les flets de sa robe de soie, il faisait son entrée dans le salon de M^{me} Flornay.

M^{me} des Etangs le présenta, et M^{me} Flornay l'accueillit avec ce sourire banal et cette gracieuse indifférence des gens qui, recevant beaucoup de monde, ont à côté de leurs amis beaucoup de passants dans leur salon, et accueillent poliment les gens qu'on leur présente, sans y attacher beaucoup d'importance.

M^{me} Flornay était, selon son habitude, d'une élégance raffinée, artistiquement coiffée, merveilleusement habillée, frisée, serrée, ficelée, cambrée. Elle parlait, avec les femmes qui l'entouraient, modes, chiffons, courses, concours hippique, d'un ton plus tranchant et plus satisfait d'elle-même que si elle eût dit les choses les plus spirituelles du monde.

Alisa, comme élégance et comme conversation, était bien un peu le reflet et l'écho de la mère, mais elle avait ce velouté de la jeunesse qui adoucit tout ce qui pourrait choquer et cette gracieuse timidité qui met plus de douceur dans le regard, plus de charme dans les manières, et dans la voix des notes moins tranchantes et plus harmonieuses.

Quant au mari, il était invisible, comme cela arrive presque toutes les fois qu'une femme prend un jour pour recevoir. Elle devrait écrire sur ses cartes : « Madame reste chez elle et Monsieur sort de chez lui. »

— Comment se porte M. Flornay ? demanda une visiteuse.

— Mais fort bien, je suppose, répondit M^{me} Flornay, il est absent. Il a été forcé de faire un petit voyage.

— Peut-être à Orléans, pour aller voir son père ? reprit la visiteuse.

— Non, mon mari est allé dans une tout autre direction. Il est en Normandie, pour un voyage d'affaires. Il a confié pour quelques jours le soin de son étude à son maître-clerc, mais demain, sans faute, il sera de retour.

Cependant M^{me} Flornay, tout en recevant gracieusement ses visiteurs, paraissait préoccupée. La conversation était à chaque instant interrompue par la femme de chambre qui venait lui parler

bas. Elle se levait, sortait, revenait, et finit par dire :

— Je vous demande mille pardons... c'est que j'ai ce soir un grand bal, et l'on vient me consulter à chaque instant pour des détails de toilette.

— Ce bal ne serait-il pas, par hasard, celui de M^{me} Darcey ? demanda M^{me} des Etangs.

— Précisément.

— Ah ! mais ce sera fort brillant. Vous devez y tenir d'autant plus que ce sera probablement le dernier de la saison, puisque nous sommes à la fin de mai. Tout Paris y sera.

— Et comme je suis une petite parcelle de ce tout Paris, dit Emmanuel en souriant, j'y serai aussi ; j'ai reçu une invitation. Permettez-moi, mademoiselle, dit-il à Alisa, de vous inviter d'avance pour le premier quadrille.

— Volontiers, monsieur, répondit la jeune fille, avec un charmant sourire.

M^{me} des Etangs, qui était assise près d'Emmanuel, lui donna un coup de coude. Il se retourna avec surprise et elle lui glissa à l'oreille :

— Invitez donc aussi la mère.

— Ah ! très bien.

Il se retourna aussitôt vers M^{me} Flornay et lui dit :

— Si vous pouviez, madame, disposer de la première valse, je serais trop heureux...

— Mais certainement, monsieur, répondit-elle,

je vous la garderai. Une valse promise, c'est comme une stalle louée.

C'est sacré.

A ce moment le domestique entra, en portant une lettre sur un plateau.

— La lettre est pour monsieur, dit-il, mais comme en son absence madame a donné l'ordre...

— Très bien, dit-elle en déchirant l'enveloppe. Vous permettez, mesdames, ajouta-t-elle. Cette lettre qui arrive de la province porte ces mots : Très pressée, et je tiens à la lire sans retard, pour savoir s'il y a réellement quelque chose d'urgent.

Elle ouvrit la lettre, y jeta les yeux, étouffa un cri, devint toute pâle, et Emmanuel remarqua que sa main était si tremblante qu'elle faisait vaciller le papier.

Emmanuel était d'autant plus intrigué qu'elle ne disait pas un mot pour expliquer son émotion et tâchait, malgré son trouble, de mêler quelques mots à la conversation.

Une visiteuse se leva et lui dit au moment de sortir du salon :

— Ah !... j'oubliais de vous dire que j'ai déménagé. Je demeure maintenant 31, rue Washington, ancienne rue Billaut, ancienne rue de l'Oratoire Saint-Honoré. C'est une rue qui a plus de noms qu'un Espagnol. Vous souviendrez-vous de ma nouvelle adresse ?

— Parfaitement, répondit M^{me} Flornay, qui ne

s'éviter ces protestations pacifiques, au moins dans la forme qu'ils leur ont donnée et qui a dû certainement blesser la mâle fierté des chanteurs de *Marseillaise* !

La guerre dépend de la Russie et de la Belgique.

Elle se fera si Pétersbourg nous abandonne à notre malheureux sort, et c'est parce qu'en Allemagne on le sait bien, que M. de Bismarck fait publier la nouvelle que ces « jours derniers, une lettre extrêmement amicale de l'empereur de Russie est parvenue de Saint-Petersbourg pour l'empereur » Guillaume ».

Les feuilles berlinoises reproduisent, de leur côté, cet extrait d'un journal russe.

« Le *Nowoje Wremja* conseille à la France de ne compter, en cas d'une guerre franco-allemande, que sur la neutralité absolue de la Russie. »

Si cela était vrai, ce serait un très mauvais point dans notre jeu.

Mais, est-ce vrai ?

Si, de la neutralité russe, nous passons à la neutralité belge, voici ce que la presse républicaine et juive en pense et en dit.

C'est à un organe du général Boulanger que nous empruntons ces détails et ces étonnantes considérations.

Voici comment s'exprime la *Lanterne* :

« La presse belge commence enfin à s'occuper sérieusement de l'attitude du gouvernement du roi Léopold, que la *Lanterne* et la *Réforme* ont mise en lumière. D'après les nouvelles reçues à Bruxelles, il semble que le gouvernement anglais est parfaitement d'accord avec M. de Bismarck pour permettre le passage des troupes allemandes par la Belgique et qu'une pression est exercée sur le cabinet de Bruxelles pour l'amener à consentir à cette trahison.

« L'excuse serait que l'armée belge est incapable de tenir la campagne et qu'il ne reste qu'à jouer, avec l'Allemagne, la comédie que la Roumanie, placée dans des conditions analogues et également lâchée par l'Angleterre, a jouée avec la Russie en 1877. Grâce à cette trahison, M. de Bismarck garantirait à l'Angleterre et au roi Léopold l'indépendance de la Belgique après la guerre.

« On sait que la cour et le gouvernement clérical de Belgique ne sont que trop disposés à écouter ces conseils.

« Tout les pousse vers l'Allemagne et tout doit leur faire détester la République française.

« Le roi est le neveu du duc d'Aumale, qui est ici traité loyalement et à qui des ministres et gentilshommes font cortège. M. Beernaert est l'ancien homme d'affaires des d'Orléans et M. de Moreau a dû quitter le ministère des affaires étrangères un peu pour avoir, dans un toast, souhaité la substitution de la « paix sociale » de M. Le Play au régime républicain.

« De même à Paris l'ambassadeur belge, M. le baron Beyens, est un habitué des salons les plus réactionnaires, et était un familier de Chantilly et d'Eu. C'est en vain qu'après les élections d'octobre et le bal de l'hôtel Galliera, la PRESSE DÉMOCRATIQUE A DEMANDÉ SON RAPPEL. »

l'écouter pas du tout : rue du Marché Saint-Honoré.

— Mais ce n'est pas cela, chère amie ; vous ferez bien d'écrire tout de suite mon adresse.

M^{me} Flornay tira de sa poche un petit carnet, écrivit l'adresse, et sortit du salon pour accompagner la visiteuse.

Emmanuel s'aperçut qu'en atteignant le carnet, elle avait fait tomber un papier. C'était évidemment la lettre qu'elle venait de recevoir et qu'il l'avait vue mettre dans sa poche.

Elle était tombée tout ouverte, et en se baissant pour la ramasser et la lui rendre, Emmanuel fut frappé de ce mot foudroyant qui semblait se détacher de la page : « Mort. » Certes, cela expliquait l'émotion de M^{me} Flornay, mais qui donc était mort ?... Ce n'était pas son mari, puisqu'elle avait dit, en déchirant l'enveloppe, que c'était à son mari même que la lettre était adressée.

Cette lettre était écrite en caractères gros et lisibles, et pour ainsi dire, malgré lui, ou peut-être poussé par une curiosité invincible, il lut en la ramassant la ligne suivante :

« Votre père est mort ce matin. »

Cette lettre, qui venait de la province, avait dû être écrite le jour précédent.

M^{me} Flornay venait donc d'apprendre que le père de son mari était mort la veille. Trait-elle au bal le soir ?

Il est bon de constater ce que la « presse démocratique » fait pour nous conserver la neutralité belge !

Si les organes de M. Boulanger sont fiers de cette attitude, le pays appréciera les conséquences de cette immixtion insciente dans les affaires d'un peuple que nous avons tout intérêt à ménager.

Mais l'organe juif du général Boulanger ne cache pas que le roi des Belges a tout à redouter de nos victoires contre l'Allemagne.

CHRONIQUE GÉNÉRALE

LES COMMANDEMENTS DE CORPS D'ARMÉE

M. le général Lewal, commandant le 10^e corps d'armée, est nommé au commandement du 2^e corps d'armée, à Amiens, en remplacement de M. le général Villette, admis dans le cadre de réserve.

M. le général Harion, commandant le 17^e corps d'armée, est nommé au commandement du 10^e corps d'armée, à Rennes.

M. le général Bressonnet, président du comité du génie, est nommé au commandement du 17^e corps d'armée, à Toulouse.

MM. les généraux Logerot, commandant le 8^e corps d'armée à Bourges, et Berge, commandant le 16^e corps d'armée à Montpellier, et dont les pouvoirs expirent ce mois-ci, sont maintenus dans leur commandement respectif.

Des succès ont été remportés par les conservateurs, dimanche, aux élections au Conseil général pour les cantons de Pujols (Gironde), d'Audes (Tarn), et au Conseil d'arrondissement pour les arrondissements de Lafrançaise (Tarn-et-Garonne) et Merdri-gnac (Côtes-du-Nord).

LA TOUR EIFFEL. — Une pétition circule en ce moment, dans les milieux artistiques de Paris, afin d'obtenir du gouvernement que la tour de 300 mètres ne soit pas édiflée pour l'Exposition de 1889, et surtout qu'elle ne soit pas conservée vingt ans après l'Exposition.

LES COURSES ET LES BOOKMAKERS

L'ouverture de la saison des courses a eu lieu hier à Auteuil sans incident. Aucune décision n'est intervenue à l'égard des bookmakers, qui occupaient leur place accoutumée.

Le *Temps* dit qu'une pétition, rédigée sous leur inspiration, circule en ce moment dans Paris. Elle est adressée au gouvernement. Les pétitionnaires demandent que les paris ne soient pas interdits, car leur interdiction entraînerait la suppression des courses, ce qui causerait au commerce un préjudice considérable.

Lundi soir, cette pétition était revêtue des signatures de plusieurs milliers de négociants, limonadiers, marchands de vin, restaurateurs, etc.

— Aura-t-elle cette rage de plaisir ? se dit Emmanuel. Je le saurai, car rien au monde ne me ferait manquer à ce bal, et si elle ose s'y montrer, je la verrai.

Il sortit du salon, retrouva dans l'antichambre M^{me} Flornay qui venait de reconduire son amie. Il fit mille efforts pour rentrer ses impressions en dedans, pour se donner l'air impassible, et il lui présenta la lettre, en disant :

— Voici, madame, un papier que vous avez laissé tomber tout à l'heure.

— Ah ! s'écria-t-elle, en saisissant la lettre qu'elle remit précipitamment dans sa poche, et en le regardant bien en face pour voir si, par hasard, il en avait lu quelques mots.

Mais Emmanuel, prenant un air souriant, qui la dérouta complètement, lui dit :

— A ce soir, au bal, madame. J'espère que vous voudrez bien ne pas oublier la valse que vous m'avez fait l'honneur de me promettre.

Elle s'inclina sans répondre et le jeune homme sortit.

(A suivre.) ANAIS SÉGALAS.

Grand Théâtre d'Angers.

Jeudi 17 février,

Avec le concours de M. GUILLENOT et de M^{lle} VANGELDER
LA FAVORITE, opéra en 4 actes, de Donizetti.
Le *Cachemire vert*, comédie en 1 acte.

LES LOGES MAÇONNIQUES

On lit dans le *Matin* :

« La *Schlesische Zeitung* publie une lettre d'un de ses correspondants qui dit que, parmi les choses qui se passent en France, il n'en est pas qui, dans les circonstances actuelles, soient plus dignes d'attention que l'attitude des loges franc-maçonniques françaises, lesquelles mènent une campagne très sérieuse de guerre et de revendications.

« Dans les loges françaises et dans les journaux franc-maçonniques, on prêche ouvertement la guerre contre l'Allemagne. »

BOMBES A LYON. — L'affaire du Palais de Justice de Lyon en est toujours au même point.

La police a continué à faire des perquisitions dans le quartier des Broiteaux et à la Villette, mais elles ont été aussi infructueuses que les précédentes.

Une nouvelle bombe, en effet, a été découverte à Dijon sur la fenêtre d'un hôtel particulier, situé place Saint-Michel. Elle a été déposée au parquet, en attendant que sa composition soit examinée par des experts.

On mande de Lyon que les deux individus récemment arrêtés à Lyon comme espions, les sieurs O'Dann et Volitz, ne seront pas poursuivis, les preuves matérielles n'ayant pas paru suffisantes, mais seulement expulsés du territoire français.

Ils ont été conduits par deux gardiens de la paix à la gare de Perrache, où ils sont montés dans l'express de Paris. Ils gagneront immédiatement l'Angleterre.

M. l'abbé Winterer, curé de Mulhouse, député sortant du Reichstag et candidat dans la circonscription d'Altkirch-Thann, adresse aux électeurs un appel où nous lisons ce qui suit :

« Je n'ai pas pu me résoudre à voter l'augmentation de l'armée, ni pour sept ans, ni pour trois ans.

« Electeurs, ce que j'ai fait hier, je le ferai encore demain, si vous me confiez de nouveau votre mandat.

« Les charges militaires pèsent lourdement sur l'Alsace-Lorraine, dont les fils sont dispersés sur tous les points de l'empire. Je ne contribuerai pas à rendre les charges militaires plus lourdes.

« On vous a dit : voter pour le septennat, c'est la « paix » ; voter contre le septennat, c'est la « guerre ».

« Ce sont des mots.

« Plus ou de soldats, plus on est tenté de les mettre en ligne. »

M. Grad, député sortant du Reichstag et candidat dans la circonscription de Colmar, publie un programme qui se résume ainsi :

« L'Alsace-Lorraine aux Alsaciens-Lorrains ! »

L'*Express*, de Mulhouse, annonce qu'une nouvelle candidature vient de surgir dans cette circonscription à côté de celle de M. Lalancé : M. Jean Mieg Kœchlin serait le représentant des électeurs dont la devise est : « L'Alsace indépendante et autonome. »

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 15 février.

Avant de prendre des engagements nouveaux, la spéculation tient à être fixée sur le sort des élections en Allemagne. En attendant les cours fléchissent : 3 0/0, 77 ; 4 1/2 0/0, 106.20.

Les obligations foncières et communales à lots du Crédit Foncier ont eu un bon courant d'affaires au comptant. Cette confiance des capitaux de placement est des mieux justifiées, car de toutes les institutions de crédit, c'est celle qui comporte le moins d'aléa en perspective. L'action s'est traitée à 1.285.

L'action de la Société Générale se traite de 455 à 460. Le bilan arrêté le 31 janvier fait ressortir une augmentation de deux millions sur le compte de chèques.

Nombreuses demandes sur les polices spéciales A B de l'Assurance Financière et sur leurs coupures de 100 fr.

Pas de variations sur l'action de Dépôts et Comptes Courants qui est stationnaire à 597.

L'action de Panama est immobile à 392. L'extraction de 1886 a été de 11,720,000 mètres cubes, le chiffre de douze millions indiqué à l'assemblée générale par M. Ferdinand de Lesseps se trouve donc à un écart insignifiant.

Les actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer sont bien tenues. Les recettes de la semaine présentent une augmentation notable sur la semaine correspondante de 1886.

Nouvelles militaires.

LES MANŒUVRES DE GARNISON

Une note ministérielle récente autorise M. les généraux commandant les corps d'armée à donner dorénavant des ordres pour l'exécution des manœuvres de garnison à exécuter conformément aux prescriptions de la circulaire du 19 novembre 1884.

Cette décision est une nouvelle preuve, dit la *France militaire*, que le plan de décentralisation conçu par le Ministre n'a pas été modifié et qu'il est plus disposé que jamais à laisser, aux commandements de corps d'armée, la part d'initiative qui leur revient.

LE MEILLEUR MARCHEUR DE L'ARMÉE

Un soldat du 88^e de ligne, en garnison à Auch, a accompli un véritable tour de force. A la suite d'un pari fait entre camarades, ce soldat a parcouru 44 kilomètres en 48 minutes.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST

Concert de l'Harmonie Saumuroise

Pendant la dernière semaine, nous avons eu deux concerts, un à la mairie et l'autre au théâtre, et chaque fois un public choisi se pressait autour de nos artistes pour écouter de belle et bonne musique. Nous comprenons l'enthousiasme qu'excite cet art sublime, le seul qui soit capable d'enivrer les multitudes.

La musique ne s'adresse pas seulement à l'oreille, mais elle donne encore à ceux qui la cultivent un sixième sens : celui des jouissances du cœur et de l'imagination. A ceux qui sont riches, elle offre les moyens d'augmenter leurs plaisirs ; aux travailleurs, elle présente des distractions pour les heures de loisir, et à ceux qui souffrent une consolation dans les moments d'épreuve.

Sans parler de ce plaisir délicieux à l'oreille qu'on éprouve en écoutant la belle musique, elle fait naître des sentiments et des sensations, dont les uns enchantent l'âme et les autres l'imagination. L'admiration nous saisit, l'émotion nous gagne, les artères battent avec plus de force, et on se sent bercé dans cette extase ravissante qui rappelle le *deus, ecce deus* du poète. N'est-ce pas elle qui nous fait rêver dans l'harmonie des sons, la moins imparfaite des harmonies terrestres, l'harmonie de Dieu !

Et à côté de ces douces sensations, combien d'autres plaisirs viennent se grouper ? Nous faisons appel ici aux jeunes gens et aux artistes qui composent l'*Harmonie Saumuroise*, et nous leur demandons si les joies qu'ils goûtent dans leurs réunions, en interprétant les œuvres des maîtres, ne sont pas supérieures aux plaisirs que l'on peut trouver dans les cafés ou aux tables de jeu. Là, les émotions du cœur, les jouissances de l'esprit — cette atmosphère de l'âme ; — ici, les joies vulgaires après une partie de cartes ou de dominos gagnée, les rages de marmot pour une consommation perdue, les yeux furibonds pour un point mal marqué, ou les paroles blessantes pour une carte jetée à faux.

Un commerce habituel avec les maîtres élève le cœur, car leurs œuvres sont des foyers de chaleur près desquels on ne peut rester froid ; aussi nous n'avons pas été surpris de voir les membres de l'*Harmonie Saumuroise* associer les pauvres et les indigents à leur concert et leur consacrer une partie de leurs plaisirs : une quête a été faite pour soulager leurs souffrances. Messieurs les artistes, au nom des pauvres, merci !

Comme nous le disions dans notre numéro de lundi, le concert de l'*Harmonie Saumuroise* a été splendide en tous points, et nos concitoyens se délectent à plaisir dans ces « flots d'harmonie » dont nous inondent abondamment nos deux sociétés musicales ainsi que la direction du théâtre.

Le concert de dimanche était rehaussé par la présence d'artistes éminents : M^{lle} Jenny Howe, de l'Opéra, M. Jimenez, violoncelliste, et M. Goubeault, le sympathique directeur de l'*Harmonie*. Ce trio

